

BAUCHAU, Henry, à l'état civil : Hendrik, Maria, Lodewijk, Ghisleen, Fernand, pseudonyme occasionnel : JEAN REMOIRE ; écrivain, psychanalyste, né à Malines le 22 janvier 1913, décédé à Louveciennes (Yvelines, France) le 21 septembre 2012.

Descendant par sa mère, Marthe, de Fernand Smolders, avocat et bourgmestre de Louvain (1922-1926), et par son père, Pierre, d'une lignée d'ingénieurs (forge et distillerie).

En 1914, lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale, il se trouve, à l'âge de dix-huit mois, chez ses grands-parents maternels, pris dans l'incendie de la ville de Louvain provoqué par les Allemands. Cet événement, qu'il qualifie de « déchirure originaire », correspond à un traumatisme tant réel qu'imaginaire. Les récits des dépossessions matérielles subies (parmi lesquelles la perte des trésors d'une bibliothèque universitaire pluriséculaire) et des désastres psychiques (sa grand-mère perd la raison) baignent toute son enfance, imprégnant en lui l'idée que le paradis est d'emblée destiné à être perdu. La guerre le tient éloigné plusieurs mois de sa mère et là s'origine le sentiment d'être de moindre valeur que son frère aîné, gardé près d'elle. Henry Bauchau estime que la vie sous l'occupation étrangère connue dans son enfance a déterminé sa vocation d'écrivain, née du souci de défendre la langue maternelle menacée.

De 1932 à 1939, Henry Bauchau étudie le droit à Louvain. Il est introduit par Raymond De Becker dans le milieu des revues de tendance catholique. Il rencontre l'abbé Leclercq et devient, avec André Molitor, secrétaire de rédaction de *La Cité chrétienne*. Il y exprime l'envie de renouveau et le questionnement idéologique qu'il partage alors avec une majorité de la jeunesse catholique belge. Avocat au barreau de Bruxelles en 1936, il épouse Mary Kosireff dont il a trois fils : Christian (géologue), Patrick (acteur) et Baudouin (actif au Théâtre du Soleil). En 1938, il est le secrétaire général du Congrès doctrinal de l'Association catholique de la jeunesse belge. À cette époque, il rencontre des personnalités déterminantes pour lui, dont Théo Léger, René Micha et Paul Delvaux.

Mobilisé dès 1939 comme officier de réserve, Henry Bauchau participe en 1940 à la campagne des Dix-Huit Jours et est profondément humilié par la capitulation de l'armée belge, incapable de résister comme les aînés de

1914-1918. Pour répondre à l'appel du roi Léopold III qui invite à œuvrer sans attendre à la reconstruction du pays (« Demain, nous nous mettrons au travail pour relever la patrie de ses ruines »), il fonde avec quelques amis le Service des volontaires du travail et devient le responsable du SVT pour la Wallonie. Sous couvert d'apolitisme, cet organisme évite aux jeunes Belges d'être enrôlés dans le travail obligatoire en Allemagne et permet de cacher des Juifs sous de faux noms. Toutefois, les apparences ambiguës du SVT (port de l'uniforme, rigueur militaire, tolérance de l'Allemagne) le rendent suspect aux yeux de tous : les prisonniers de guerre lui reprochent d'avoir accepté trop facilement l'idée de la défaite, les rexistes l'accusent d'être « du côté des Messieurs de Londres » et les citoyens belges ne peuvent pas départager le Service wallon, patriote, du Service flamand qui choisit le collaborationnisme. En 1942, l'utilisation à des fins compromettantes de photos du SVTW dans l'exposition *Deutsche Grösse* décourage certains dirigeants, qui estiment désormais illusoire de jouer au plus fin avec l'ennemi et prennent le maquis. En 1943, lorsque le SVTW passe sous la tutelle du ministère de l'Intérieur, on impose des rexistes à la tête du Service. Dans l'impossibilité de continuer son action, Henry Bauchau démissionne en même temps que la majorité des Volontaires, qui rejoignent la Résistance. Henry Bauchau dirige le sous-groupe B7 du secteur 5 de l'Armée secrète, dans l'escadron Brumagne, puis rejoint Londres.

La sortie de guerre s'avère le moment d'une autre violence. En mai 1945, Henry Bauchau est appelé à se justifier de son comportement en temps de guerre devant une commission d'enquête. À sa grande surprise, il s'entend reprocher sa trop longue patience à l'égard de l'occupant dans le cadre du SVTW et accuser « d'outrage au corps des officiers ». Il reste bouche bée devant cette mécompréhension de son action. Il va en appel et prépare sa défense avec d'autant plus de détermination qu'il a une formation de juriste. Le juge d'appel, en septembre 1946, connaît l'implication des membres du SVTW dans la Résistance et prononce le non-lieu sans laisser à l'accusé la possibilité de s'exprimer. Henry Bauchau est terrassé : dénigré dans l'action, il se voit aussi refuser la parole. Qui plus est, malgré le blanchiment, la Défense nationale exige sa démission en tant que lieutenant de réserve. Henry Bauchau, écœuré,

accepte à la condition d'être définitivement dégagé de ses obligations militaires, mais à la suite d'une erreur administrative, il reçoit une lettre qui le rétrograde comme sergent. Pour Henry Bauchau qui a passé toute sa vie dans la glorification de l'armée, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase : il s'exile en France, puis en Suisse, et ne revient jamais vivre sur le territoire belge.

Le désaveu de son action en temps de guerre par ses compatriotes, ainsi que le trouble affectif lié à sa passion illégitime pour Laure Tirtiaux, plongent Henry Bauchau dans un profond désarroi personnel. Il entreprend une psychanalyse avec Blanche Reverchon, l'épouse du poète Pierre Jean Jouve et l'une des premières traductrices de Freud en France. Cette psychanalyse joue dans la vie de l'écrivain un rôle décisif : celle qu'Henry Bauchau nomme « la Sibylle » l'amène à admettre qu'il est un homme de plume et non d'action. Elle lui fait comprendre que le levier de son analyse, c'est l'écriture, à laquelle il s'adonne en secret depuis ses dix-neuf ans sans lui reconnaître sa vraie place. Elle fait de lui un écrivain « par espérance » : grâce à elle, il comprend que la poésie peut, comme il l'écrira plus tard, « dans le champ du malheur, planter une objection ». Dans le même esprit, chacun de ses romans racontera comment un personnage en bout de course arrive à remonter la pente par la présence à ses côtés d'un personnage de l'ombre, attentif, grâce à qui tout reprend sens.

À Paris où il a trouvé un travail à la Coopérative du livre, Henry Bauchau rencontre Jean Amrouche, le directeur de la revue *L'Arche*, éditée par Edmond Charlot, qui publie les grands noms de la littérature française. Le Berbère représente aux yeux d'Henry Bauchau l'idéal d'un homme à la fois poète et engagé dans le combat politique. Henry Bauchau lui confie ses premières ébauches littéraires. Amrouche annote ses poèmes et le conseille pour son premier roman.

En 1951, Henry Bauchau part en Suisse pour fonder, à Gstaad, l'Institut Montesano, un établissement international où l'on prépare entre autres les jeunes Américaines aux concours d'entrée des grandes universités. Il y enseigne lui-même la littérature et l'histoire de l'art. Il divorce et épouse en secondes noces Laure Tirtiaux. Durant les années qu'il passe en Suisse, Henry Bauchau s'efforce de consacrer le peu de loisirs dont il dispose à

l'écriture. Il s'essaie aussi au dessin à partir de 1962, mais cesse en 1975 pour se consacrer à la seule littérature. À Gstaad, les époux Bauchau côtoient de nombreux acteurs du monde culturel, entre autres Ernst Jünger, Eugène Ionesco, Francis Ponge, les peintres Olivier Picard et Suzanne Van Damme, le sculpteur Elisabeth de Wée.

Le théâtre s'avère un des premiers appels d'Henry Bauchau à la création littéraire. En 1954, il a la vision d'une scène saisissante qu'il retranscrit sous le coup de l'émotion : un dialogue entre le plus grand conquérant de tous les temps, Gengis Khan, et le roi de Chine, au moment où le Mongol l'a vaincu et menace de détruire son empire. L'image du tyran se comprend comme la réminiscence de l'invasion nazie, mais elle allégorise aussi la découverte par l'écrivain du caractère écrasant de l'Inconscient. Le barbare explique en effet au Roi d'Or que s'il envahit son pays de raffinement, c'est au nom « du droit du rêve », c'est-à-dire de la revanche de son peuple méprisé, rejeté dans la steppe depuis des siècles. Henry Bauchau voit dans ce personnage une image des pulsions inconscientes qui peuvent envahir brutalement notre être si on les refoule inconsidérément. C'est pourquoi, c'est sans résistance qu'il laisse venir en lui la dictée intérieure de ce qui devient une pièce de théâtre. Il l'envoie à Albert Camus, qui la juge inaboutie. Il lui faut six ans avant de trouver un éditeur. La pièce est créée en 1961 aux arènes de Lutèce par la jeune Ariane Mnouchkine, encore étudiante. Par la suite, Jean-Claude Drouot et Benoît Weiler se font les défenseurs de cette pièce qu'ils montent, l'un au Théâtre national de Belgique, l'autre en Avignon entre autres. Mais le théâtre reste une vocation inaboutie pour Bauchau, dont plusieurs ébauches de pièces avortent. *La Reine en amont*, publiée sous le titre imposé *La Machination* (1969), n'est pas jouée par des professionnels avant 2007, en lecture-spectacle.

Henry Bauchau est plus fondamentalement poète. Son premier recueil, *Géologie*, publié en 1958 avec une préface de Philippe Jaccottet, reçoit d'emblée le prix Max Jacob. Plusieurs recueils se succèdent, dans des formes qui alternent la densité elliptique et le souffle ample du verset. L'écrivain pratique au fil du temps une écriture de plus en plus libre, réduite à l'essentiel : *L'Escalier bleu* (1964), *La Pierre sans chagrin, poèmes du Thoronet* (recueil illustré par Franco Vercelotti, 1966), *La Mer*

est proche (poèmes inspirés de tableaux de Paul Delvaux, 1972), *La Chine intérieure* (recueil majeur, 1974), *La sourde oreille ou le rêve de Freud* (1979), *Les deux Antigone* (1986), *Exercice du matin* (2000), *Petite suite au 11 septembre* (2003), *Nous ne sommes pas séparés* (2006), *Tentatives de louange* (2011). L'ensemble de sa poésie est recueilli trois fois du vivant de l'auteur en un volume de poésies complètes, en 1986, 1995 et 2009.

De 1965 à 1968, Henry Bauchau se rend régulièrement à Paris pour suivre une seconde psychanalyse, didactique, avec Conrad Stein. Ces voyages sont pour lui l'occasion de nouvelles rencontres, avec Jacques Lacan et Jacques Derrida notamment, avec qui il se lie d'amitié. Les deux premiers romans d'Henry Bauchau présentent tous deux une matière autofictionnelle nourrie par la psychanalyse : *La Déchirure* (1960) s'attache à exprimer la réconciliation avec la froideur de la mère et *Le Régiment noir* (1972) avec « la pauvreté du père ».

Lorsqu'en 1973, l'Institut Montesano, touché par l'effondrement du dollar, doit fermer, Henry Bauchau quitte la Suisse pour Paris où il est engagé comme thérapeute au Centre psychopédagogique de la Grange-Batelière, pour encadrer des adolescents en difficulté. Il s'installe ensuite en tant que psychanalyste. L'écrivain pratique régulièrement l'art-thérapie avec ses patients psychotiques. Sur la base de cette expérience, en 1982, il est invité par Danièle Brun à donner une série de conférences sur les rapports entre art et psychanalyse à l'Université de Paris VII. La même année, il publie chez Flammarion un ouvrage de commande : *Essai sur la vie de Mao Zedong*. Cette biographie qui lui a coûté huit ans de recherches et de travail acharné est un échec éditorial : venue trop tard, elle est pilonnée aussitôt qu'éditée. Elle permet cependant à son auteur d'approfondir son intérêt pour les sagesses orientales, dont il s'approprie le sens bénéfique du lâcher-prise et l'attention aux modes d'expression corporels.

Dans la confiance accordée aux langages non rationnels, Henry Bauchau invite les jeunes psychotiques qui lui sont confiés à peindre et à sculpter, parfois même il dessine avec eux sur la même page pour les encourager. Il cherche à faire connaître les œuvres de ceux en qui il voit du talent. Lionel est l'un de ces jeunes gens ; son histoire devient celle

d'une profonde amitié et de deux œuvres qui s'enrichissent mutuellement. Dans sa jeunesse, Lionel est paralysé parce qu'il fait trop de fautes d'orthographe ; Henry Bauchau décide d'inverser les rôles : c'est l'enfant qui dicte et l'adulte qui écrit. Ainsi naît la « Première dictée d'angoisse ». Le thérapeute est admiratif de la force d'expression de Lionel, des mots qu'il invente de toutes pièces et des phrases tordues qui traduisent son mal-être, ses hantises et ses désirs. Henry Bauchau écrit des textes pour les catalogues d'expositions du jeune artiste et choisit d'illustrer ses propres livres par des dessins de Lionel, en qui il reconnaît ce « peuple du désastre » qu'évoque son œuvre. De ce parcours d'échange, l'écrivain tire un poème, puis un roman, titrés *L'Enfant bleu* (2004). Lionel a, de fait, tout pour être un héros d'Henry Bauchau, dont chacune des œuvres montre qu'aucune situation n'est désespérée pour autant qu'on lui accorde patience et amour. *Déluge* (2010) présente une suite possible de cette destinée d'artiste.

Henry Bauchau a septante-sept ans quand paraît le roman qui est son premier succès de foule, *Œdipe sur la route*, en 1990. L'Œdipe auquel il s'intéresse est celui qui est resté dans le silence de Sophocle entre ses deux pièces *Œdipe roi* et *Œdipe à Colone*, soit l'histoire d'une réhabilitation. Dans la première tragédie antique, le héros fuit l'oracle de Thèbes qui prédit qu'il va tuer son père et épouser sa mère, mais finit par accomplir ces crimes sans le savoir. Quand ils sont découverts, sa mère se pend et lui s'aveugle. À la fin de la pièce, il est un tyran maudit par son peuple et condamné. Dans la seconde pièce de Sophocle, Œdipe est devenu un personnage sacré à Athènes. Henry Bauchau s'intéresse à cette transformation, qui s'opère au cours de l'exil d'Œdipe qui erre en aveugle sur les routes de Grèce, accompagné par sa fille Antigone. Le romancier invente les personnages qu'ils rencontrent et les étapes de la lente réconciliation d'Œdipe avec lui-même et les autres. Comme toujours, c'est donc l'histoire d'un homme qui, en début de récit, a tout perdu et dont il raconte la remontée, entre autres grâce à l'art, car le héros devient sculpteur et chanteur. Le cheminement n'est pas seulement un thème pour Henry Bauchau, c'est une façon de vivre et aussi d'écrire, car il y a toujours plusieurs versions avant d'aboutir au texte publié. Il réécrit plusieurs fois chacune de ses œuvres, tant les romans que les poèmes. Il

accompagne sa création de journaux qui révèlent le fil de la rédaction au jour le jour ; ils sont publiés, à l'initiative de l'éditeur, à partir de la parution du roman œdipien.

L'histoire d'Œdipe est prolongée par un roman consacré à *Antigone* (1997) et par plusieurs textes satellites qui gravitent autour de leur histoire. L'*Antigone* d'Henry Bauchau est la seule de toutes les réécritures de ce mythe qui ne se tue pas : elle accepte de mourir puisqu'elle a transgressé la loi, mais ne met pas elle-même fin à ses jours, car son respect inconditionnel du vivant inclut l'impossibilité du suicide. Jeune femme mature, elle est concernée par la misère corporelle des Thébains écrasés par la situation de guerre, les soigne et mendie pour eux comme elle l'a fait sur la route pour son père. Tout aussi inhabituel : Ismène est une future mère, pleine de dignité dans sa résistance passive, elle « accepte de se taire comme font toutes les femmes qui ont des enfants ». L'écrivain rend étonnamment proches ces personnages mythiques qui font une place à la violence du monde mais apportent en même temps un message d'espoir.

C'est à partir de ces œuvres qu'Henry Bauchau voit s'ouvrir devant lui la voie de la reconnaissance publique. Élu en 1991 à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, au fauteuil 9 de l'Académie qui avait accueilli les figures de Robert Vivier (de 1950 à 1989) et de Maurice Maeterlinck (de 1920 à 1949), il reçoit pour *Œdipe sur la route* le prix Antigone de la ville de Montpellier et le prix triennal du roman du ministère de la Culture et de la Communauté française de Belgique. *Antigone*, grand succès éditorial, reçoit le prix Rossel et le prix des lycéens. En mars 2003, Pierre Bartholomée crée un opéra à partir du roman *Œdipe sur la route*, puis consacre plusieurs pièces musicales à l'œuvre d'Henry Bauchau, dont *La Lumière Antigone*, avec la contribution de l'auteur pour les livrets. L'écrivain, lauréat du prix international Union latine de littératures romanes en 2002 et du grand prix de littérature de la Société des gens de lettres en 2005, voit son œuvre traduite dans les principales langues européennes, en chinois et en japonais.

En 2008, le prix du livre Inter est attribué à son roman *Le Boulevard périphérique*, qu'il publie à l'âge de nonante-cinq ans. Ce livre représente le couronnement de son œuvre. Si tous les textes d'Henry Bauchau sont le

fruit d'un long cheminement, celui-ci a mûri le plus longtemps, puisque les premières traces se trouvent dans des brouillons de 1945 : Henry Bauchau écrit un poème et songe à un récit à propos de son ami Stéphane Wautriche, ancien volontaire du travail devenu résistant, assassiné par les nazis dans des circonstances restées mystérieuses. Lorsqu'en 1980, Henry Bauchau a la douleur de perdre sa belle-fille qui meurt du cancer en laissant un jeune orphelin, il entreprend un récit où cette agonie se mêle à l'histoire de la mort énigmatique de Stéphane. Mais un geste manqué lui fait oublier le début du manuscrit en partant en vacances, et il entreprend l'histoire d'Œdipe, qui l'occupera longtemps. Il revient à l'aventure de Stéphane en 2008 et achève le livre. À l'âge avancé qui est le sien à ce moment, plus rien ne l'empêche de dire ce qui, jusque-là, était difficile à avouer. Ainsi le besoin de figures héroïques qui permettent de se rattacher à des idéaux qui font sens quand plus rien n'en a dans une existence où on vit l'intolérable, comme l'est la mort d'une personne jeune que l'on aime. Ainsi encore l'attraction homosexuelle, à respecter. Ainsi la fascination possible pour l'horreur et l'engrenage de la violence, qui sont des pièges insupportables mais réels. Le grand âge d'Henry Bauchau, toujours en décalage de plusieurs générations sur ses contemporains de publication, induit une particularité de thèmes et de ton qui rend sa voix unique.

Henry Bauchau reste actif en écriture jusqu'aux derniers jours de sa vie, à presque cent ans. Il continue de publier ses journaux et concrétise un projet ancien, celui de rassembler ses souvenirs concernant les Jouve : *Pierre et Blanche* (2012). Il fait paraître en 2012 *L'Enfant rieur* et en 2013 (posthume) *Chemin sous la neige*, des récits de matière brute que, faute de pouvoir écrire de sa main, il a dictés, et qui témoignent sans apprêt aucun de ce que les blessures de la jeunesse ont entamé en profondeur l'estime de soi. Car Henry Bauchau est resté, sa vie durant, dans un doute qui s'est avéré un moteur et non un étouffoir, puisqu'il y a fait face par une œuvre qui l'aide à vivre et, par rebond, agit de même sur ses lecteurs. Son mode de propagation reflète cette particularité : cette œuvre commencée dans la solitude et l'obscurité, d'un propos toujours grave, et dont la portée concerne indissociablement l'intime et le politique, a fait son chemin de manière lente mais certaine par le bouche-à-oreille et non par la voie médiatique.

A. Soncini Fratta (dir.), *Henry Bauchau. Un écrivain, une œuvre*, Bologna, 1993. – M. Watthee-Delmotte, *Parcours d'Henry Bauchau*, Paris, 2001. – M. Watthee-Delmotte (dir.), *Bauchau avant Bauchau. En amont de l'œuvre littéraire*, Louvain-la-Neuve, 2002. – M. Quaghebeur (dir.), *Les Constellations impérieuses d'Henry Bauchau*, Bruxelles, 2003. – G. Henrot, *Henry Bauchau poète. Le Vertige du seuil*, Genève, 2003. – G. Duchenne, V. Dujardin, M. Watthee-Delmotte, *Henry Bauchau dans la tourmente du XX^e siècle. Configurations historiques et imaginaires*, Bruxelles, 2008. – *La Revue internationale Henry Bauchau. L'écriture à l'écoute*, livraison annuelle depuis 2008. – M. Watthee-Delmotte, *Henry Bauchau sous l'éclat de la Sibylle*, Arles, 2013.

Myriam Watthee-Delmotte